

LA RÉVOLTE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

SOMMAIRE

LES APTITUDES ET LES ACTES. L. Manouvrier.

LES DEUX CHATS. Jean Richepin.

LE DROIT A LA PARESSE. Paul Lafargue.

LA RANÇON.

LES APTITUDES & LES ACTES

(Suite)

Le progrès de nos connaissances anatomiques et physiologiques a peut-être contribué lui-même à nous faire exagérer la part de l'organisme dans le déterminisme de nos actes. On a été conduit à envisager ceux-ci comme pouvant être réduit à des *actions réflexes* plus ou moins compliqués dont les points de départ, les aboutissants et les circuits tout entiers sont organiques. L'acquisition et la systématisation de notions nouvelles sur l'hérédité, l'atavisme, les localisations cérébrales; les révélations de l'anatomie pathologique, sont venues rendre de plus en plus évidente l'étroite corrélation qui existe entre l'organe et la fonction. Mais ce progrès semble avoir eu pour conséquence d'affermir l'erreur en même temps que la vérité contenues dans la doctrine fondamentale de Gall, en conduisant beaucoup d'esprits à envisager pratiquement les manifestations extérieures de l'organe, comme si c'étaient de simples résultats de son fonctionnement. C'est là une sorte de renaissance des idées innées, des actes préétablis et de l'automatisme de la théorie de Descartes.

La part de notre constitution organique innée dans le déterminisme de nos actes n'est pas aussi grande qu'on semble le croire encore généralement, en vertu d'une illusion comparable, comme je le disais tout à l'heure, au sentiment intime du libre arbitre. Le pouvoir autrefois attribué à la volonté libre, se trouvait précisément grossi de toutes les influences extérieures restées inaperçues, et l'erreur n'a fait que se matérialiser quand les phrénologistes, invoquant les droits des organes cérébraux, ont attribué à la constitution native de ces organes le même excès de pouvoir que les méaphysiciens attribuaient à la volonté. Et c'est encore à une renaissance de la même erreur que nous assistons quand nous voyons l'anatomie anormale ou pathologique invoquée à tout hasard pour expliquer des actes humains dont on veut absolument trouver dans l'organisme la raison suffisante. Ce sont bien nos organes qui exécutent nos actes et c'est bien notre cerveau qui les commande; on ne veut pas sortir de ce déterminisme incomplet, pas

plus que le partisan du libre arbitre ne veut regarder au-delà de sa volonté.

Mais je me trompe: l'école théologo-métaphysique n'avait-elle pas compris la nécessité d'admettre, en dehors de l'âme intérieure, des moteurs externes tels que la grâce et l'esprit malin? Le remplacement de ces influences occultes et extra naturelles par des tendances organiques fut évidemment un progrès qui ne contribua pas peu au succès des phrénologistes et de leurs successeurs actuels. Mais une théorie n'est pas démontrée par cela seul qu'elle ne fait intervenir ni dieu ni diable. C'est bien que l'étude des organes ait substitué à la notion d'âme intérieure la notion de propriété organique; pour remplacer les interventions métaphysiques extérieures, c'est à des influences naturelles également extérieures qu'il faut avoir recours. Il est resté vrai que l'organe obéit à quelque chose existant en dehors de lui. De même que les organes du mouvement obéissent à des influences issues des centres nerveux, l'appareil cérébral obéit autant, et plus encore, à des influences extérieures qui dirigent son action, et c'est en obéissant qu'il se modifie. Telle est la condition même de la formation et du perfectionnement de l'intelligence. Une définition de celle-ci, comme l'a si bien montré Herbert Spencer, se confond presque avec une définition de la vie: c'est une adaptation, une correspondance entre des conditions internes et des conditions externes.

Le milieu extérieur joue, vis-à-vis du cerveau, le même rôle que celui-ci vis-à-vis du reste du corps. Cherchez les raisons des actes dans les membres, ceux-ci vous renverront au cerveau qui vous renverra aux organes des sens, qui vous renverront au milieu extérieur. Mais ici, plus de fil conducteur. Aussi, l'investigateur est-il tenté de revenir sur ses pas, d'autant plus que ses recherches lui ont déjà révélé et lui montrent sans cesse des corrélation non douteuses entre la nature ou la valeur des actes exécutés et la constitution des organes exécutants. Il n'en est pas moins vrai que la physiologie nous met seulement en possession du déterminisme intra-organique des faits psychologiques et que l'explication complète de ces faits nécessite l'analyse de relations externes correspondantes à des relations internes. Limiter l'analyse psychologique à la physiologie cérébrale sans s'occuper des influences extérieures, ce serait commettre une erreur peut-être plus grande encore que si l'on négligeait les influences organiques extra-cérébrales dans la psychologie des besoins, des sentiments et des passions.

Lamarck, dont le génie s'était appliqué à comprendre l'immensité de l'influence du monde extérieur sur les êtres organisés, n'avait pas méconnu la portée de cette influence en psychologie humaine. Il dut certainement être fort désagréable aux phrénologistes en écrivant les lignes que je vais reproduire et qui offusqueront peut-être encore aujourd'hui certains auteurs, dont les opinions transformistes sont

restées, sur divers points, à l'état platonique

« Chaque individu, dit Lamarck, se trouve depuis l'époque de sa naissance dans un concours de circonstances qui lui sont tout à fait particulières, qui contribuent, en très grande partie, à le rendre ce qu'il est aux différentes époques de sa vie, et qui le mettent dans le cas d'exercer ou de ne pas exercer telle de ses facultés et telle de ses dispositions qu'il avait apportées en naissant; en sorte qu'on peut dire en général, que nous n'avons qu'une part bien médiocre à l'état où nous nous trouvons dans le cours de notre existence, et que nous devons nos goûts, nos penchants, nos habitudes, nos facultés aux circonstances infiniment diversifiées, mais particulières, dans lesquelles chacun de nous s'est rencontré. »

Il n'y a rien là d'exagéré, bien qu'il ne s'agisse pas de l'influence à longue portée exercée par le milieu sur la race ou l'espèce, mais de l'influence sur l'individu une fois produit.

Cette dernière influence dépend, à la vérité, jusqu'à un certain point, si on l'envisage à un moment donné, de l'état actuel de l'individu. Mais cet état actuel, il ne faut pas l'oublier, résulte lui-même en partie, d'influences de milieu survenues depuis la naissance; nous verrons comment, un peu plus loin. Il n'en est pas moins vrai que l'action du milieu sur l'organisme est limitée par la constitution existante de celui-ci. Il exerce sur les différentes influences de milieu susceptibles d'agir sur lui une sorte d'action élective. Tel individu oppose à telle influence une fin de non recevoir, soit par le fait qu'il est incapable d'y obéir, soit parce qu'il est mieux disposé à obéir à une autre influence demandant un moindre effort. Mais il s'en faut de beaucoup que l'individu ait toujours à opter entre deux partis également appropriés à ses besoins. S'il en était toujours ainsi, l'influence du milieu extérieur n'aurait d'autre effet que de renforcer de plus en plus la manière d'être des individus au lieu de la modifier, et la variabilité évolutive des organismes n'existerait plus. Il faut, en réalité, pour vivre et aussi pour conserver ou accroître son bien-être, pour éviter la douleur, s'adapter à des conditions extérieures qui nécessitent presque toujours quelque effort de la part de tel ou tel organe ou appareil. On a beau se dérober aux conditions qui nécessitent de grands efforts, il est bien rare que l'on ne soit pas obligé de perfectionner l'une ou l'autre de ses aptitudes natives sous la pression du milieu.

Objectera-t-on la lenteur avec laquelle se transforment les espèces et les races, leur apparente fixité pendant de longues séries de siècles? Quelle que soit la fermeté de notre croyance dans la transmissibilité héréditaire des perfectionnements individuels, cette objection ne saurait prévaloir. Il existe, en effet divers obstacles à la transformation rapide.

C'est d'abord la diversité des influences auxquelles sont soumis les différents individus d'une même race. Les modifications en plus

1 Les Aptitudes et les Actes, brochure par L. Manouvrier. — Administration des Deux Revues, 111, boulevard Saint-Germain, à Paris.

produites chez les uns n'ont souvent pour effet que de compenser les modifications en moins produites chez les autres.

C'est la diversité des influences qui agissent sur l'un et l'autre sexe dont l'union produit la descendance. Il y a ici encore des mélanges de plus et de moins.

La diversité des influences qui agissent sur les parents et sur leurs enfants produit aussi une succession de plus et de moins qui peuvent se faire simplement équilibre pendant longtemps avant que les plus arrivent à acquérir la prédominance.

Une autre cause modératrice du progrès est la disparition relativement prompte des individus et des familles chez lesquels la progression a été trop rapide ; parce que cette progression à laquelle l'organisme n'a pas participé tout entier est susceptible de produire une déséquilibre funeste, soit entre les conditions organiques et les conditions externes, soit entre les divers organes en appareils. Il en résulte, comme s'est appliqué à le montrer M. P. Jacoby une sélection favorable aux couches les plus incultes mais les plus robustes de la race.

On pourra aussi m'objecter que si le milieu exerce une action incontestable sur les organismes, c'est la réaction de ceux-ci qui, seule, constitue les actes et que cette réaction varie évidemment suivant la constitution de l'individu réagissant. — Cela est vrai, en ce qui concerne la façon d'accomplir les actes, mais nullement en ce qui concerne leurs causes. Un piano réagit aussi conformément à sa constitution sous les doigts du musicien, et cependant ce n'est pas le piano qui détermine la musique exécutée.

Cet argument dénote simplement une conception beaucoup trop étroite du milieu. Il semble que l'on ait tout dit sur cette question lorsqu'on a parlé de la constitution géologique du sol, de ses productions, des climats, des saisons, et d'autres conditions générales dont les statisticiens démontrent l'influence endémique. On fait aussi intervenir volontiers, et à juste titre, la politique, les religions, l'état de fortune, la condition sociale et l'éducation parmi les causes déterminantes des actes humains. Mais il arrive que l'influence de chacune de ces conditions de milieu semble s'évaporer en quelque sorte quand on l'étudie isolément, on se réduit à peu de chose, parce que ces conditions agissent surtout à l'état de combinaisons qu'elles forment, soit entre elles, soit avec d'autres conditions plus particulières. Une étude de ce genre aboutit cependant à quelques résultats lorsqu'il s'agit de races ou de populations entières, ou lorsqu'on veut étudier comparativement l'influence de telle condition générale par rapport à telle autre. Mais il n'est pas étonnant qu'elle soit d'un médiocre secours dans l'interprétation des actes individuels, et que l'individu semble alors échapper presque entièrement à toute influence extérieure.

D'une part, en effet, on considère que des milliers d'individus sont plongés en quelque sorte dans un milieu identique agissant sur chacun d'eux comme un bouillon de culture sur des microbes, alors que le milieu en question diffère, en réalité, pour chaque individu. La température atmosphérique, par exemple, exerce une influence endémique, mais l'hiver et l'été varient les plaisirs pour les uns et diversifient les souffrances pour les autres. Le sol d'un pays n'est pas le même pour tous les possesseurs, et ainsi de suite : chaque condition générale comporte une diversité indéfinie d'influences particulières. Même diversité dans les influences du milieu social et du milieu familial. Il est vrai que certaines conditions sont si fréquentes qu'elles arriveront presque sûrement à se faire sentir un jour ou l'autre sur chaque individu. Mais elles produiront des effets variables suivant la nature des autres conditions extérieures concomitantes et suivant le moment auquel elles interviendront.

Les claviers de vingt pianos identiques sont soumis à l'action d'une condition de milieu que l'on peut appeler générale : ce sont les dix doigts du musicien. Mais que de combinaisons possibles entre les mouvements de ces dix doigts, entre ces mouvements et les touches qui peuvent être frappées ! — On oublie, d'autre part, que l'influence du milieu à un moment donné se complique des influences précédemment exercées sur l'individu à tous les autres moments de sa vie par des conditions de milieu indéfiniment variables. Ce n'est pas seulement par son milieu actuel qu'un individu est influencé : c'est aussi par son milieu passé dont l'action ne cesse de se faire sentir. Les conditions actuelles se combinent avec les influences antérieures qui revivent par la mémoire et par les habitudes à la formation desquelles elles ont contribué.

Quel énorme registre faudrait-il pour noter simplement les différentes influences de milieu qui sont venues successivement agir sur un homme depuis sa naissance, et qui l'ont fait psychologiquement ce qu'il est, en modelant en quelque sorte sa matière première ?

Que l'influence du milieu soit généralement comprise d'une façon trop étroite, on en voit tous les jours la preuve dans les appréciations émises sur les causes qui ont déterminé certaines différences de valeur productive ou de conduite morale. S'agit-il, par exemple, de deux frères ? On fait remarquer qu'ils ont été élevés *exactement* de la même manière, qu'ils ont reçu absolument la même éducation, et la question de l'influence du milieu se trouve ainsi tranchée. Aussitôt les docteurs d'invoquer l'atavisme, de tâter les bosses du crâne, de scruter de l'œil les asymétries faciales, etc. Il faut bien avoir recours à l'anatomie, puisque l'action du milieu a été mise hors de cause. Et l'on peut bien accuser la malechance quand on ne trouve ni bosse, ni creux, ni asymétrie quelconques capables de servir, bon gré mal gré, de solution à la question. Reste toujours, d'ailleurs, la ressource d'invoquer des vices de constitution internes, invisibles, hypothétiques. Les phrénologistes étaient dans une situation relativement difficile : il leur fallait trouver un caractère anatomique déterminé, une bosse à fonction spécifiée d'avance, ou bien ils étaient obligés d'imaginer des luttes de bosse contre bosse. La mode actuelle est moins exigeante : il suffit de trouver n'importe quoi s'écartant de la perfection morphologique, sans qu'il soit même besoin de montrer la liaison qui peut exister entre ce *n'importe quoi* et l'infériorité psychologique à expliquer. Que dis-je ! il s'agit souvent d'une infériorité d'ordre sociologique et l'on ne prend même pas la peine de s'assurer préalablement qu'elle correspond à une infériorité psychologique. Ce serait pourtant là une opération préliminaire indispensable, et elle ne suffirait pas encore ; il faudrait s'assurer que cette infériorité implique un trouble fonctionnel avant de faire intervenir à tout hasard l'anatomie pathologique.

On a bientôt fait de déclarer que deux frères ont été soumis aux mêmes influences de milieu parce qu'ils ont été élevés dans la même maison, instruits dans le même collège, également vêtus et nourris. Le seul fait d'être né le premier ou le second n'est pas sans importance. Avoir été élevé avec un frère aîné ou avec un petit frère constituent des conditions de milieu fort différentes qui peuvent avoir puissamment contribué à différencier les caractères psychologiques des deux enfants. Ajoutez à cela les variations de milieu provenant des nourrices, des domestiques, des maladies, des jeux, etc., etc., et vous aurez ouvert autant de chapitres dans lesquels pourraient être classées des influences de milieu en nombre illimité. Il n'y a pas de petites choses en pareille matière. Les biographies actuelles ne sont tout au plus que des ombres chinoises si l'on songe à ce que devraient être des bio-

graphies vraiment psychologiques. Avoir été instruit dans le même collège, voilà, pour deux frères, une similitude de milieu qui peut cacher et cache certainement les plus énormes différences. Ils n'ont pas eu les mêmes maîtres, ni les mêmes condisciples, ni surtout les mêmes camarades. Entre l'éducation donnée et celle qui est effectivement reçue, la dissemblance peut être grande. Les préceptes de l'éducateur sont comparables à des coups de pinceau plus ou moins habiles donnés chaque jour par un peintre sur une toile déjà peinte et qui continuerait à être barbouillée du matin au soir par les allants et venants. Les influences qui s'exercent sur l'enfant en dehors du programme des éducateurs ont d'autant plus de chances d'agir que le programme est exécuté d'une façon plus désagréable.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce sujet, mais je me console d'être bref en pensant que l'expérience personnelle et l'observation quotidienne de mes lecteurs suffiront largement pour alimenter leurs réflexions sur les divers points que j'ai indiqués.

(A suivre)

MANOUVRIER.

LES DEUX CHATS

(Dialogue académique)

PERSONNAGES :

UN CHAT GRAS. — UN CHAT MAIGRE

(La scène se passe dans la cervelle d'un jeune homme, apprenti gendeletrre, si tant est qu'il y ait quelque part un gendeletrre s'avouant apprenti.)

LE GRAS

Puisque le hasard réunit en ce lieu singulier deux chats, le maigre que vous êtes et le gras que je suis, vous serait-il agréable, monsieur et cher confrère, que nous dialoguassions ?

LE MAIGRE

Il me paraît bien invraisemblable que nous puissions être confrères, monsieur, tant vous êtes gras et tant je suis maigre. Toutefois, du moment que vous l'affirmez, je l'admets. Me voici donc à vos ordres. Il vous plairait, je vois, que nous dialoguassions. Soit ! Dialoguassons !

LE GRAS

Mais sans ironie, n'est-ce pas ?

LE MAIGRE

Sans ironie aucune, en vérité.

LE GRAS

Nous dirons simplement, chacun à notre tour, ce que nous rêvons, ce que nous faisons, pourquoi et comment nous le faisons.

LE MAIGRE

Teis les bergers de Virgile, si je comprends bien votre désir ?

LE GRAS

Tels, en effet. Une façon d'idylle ! Vous m'avez compris à merveille. Commencez donc, je vous prie.

LE MAIGRE

Ah ! ce que je rêve, voilà qui ne m'est pas facile à dire. Si je le savais ! Si je le savais !

LE GRAS

Moi, ce que je rêvais, dès l'âge le plus tendre, je ne l'ai jamais ignoré. Arriver ! Réussir !